

« La Racine qui nous porte : la Réforme souffle ses 500 bougies »

3 – Une humanité moins coupable que capable

Le juste vivant par la foi, la foi dont Dieu est à la fois l'objet et l'origine, selon l'enseignement paulinien repris dans l'épître aux Ephésiens : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi ; vous n'y êtes pour rien, c'est le don de Dieu » (Eph 2,8)...

Qu'on la doive aux auteurs bibliques ou au réformateur allemand, en tout cas, l'invention du salut par la foi est extraordinaire. Que de vies s'en sont trouvées améliorées, enfin débarrassées de la crainte d'une damnation éternelle, des angoisses de l'au-delà dans l'ici-bas. Un tournant religieux pour une humanité qui n'est donc plus tenue d'amadouer le divin par toutes sortes de mortifications, de bonnes actions ou autres actes pénitentiels. L'émergence d'une conscience libérée du poids des dieux, potentiellement réconciliée avec le ciel ; une humanité *capable* et non plus seulement *coupable*.

Capable mais non responsable ?

Jusque-là, tout va bien (même si le génie de cette construction a un peu perdu de sa pertinence du fait que nos contemporains ne se posent plus la question du salut éternel de la même façon). Mais c'est la suite de l'argument qui peut surprendre, l'idée d'une foi dont Dieu est simultanément l'objet et l'origine. Une idée fondamentale en tradition protestante. En effet, prétendre que la foi viendrait de nous serait retourner à une sorte de salut par les œuvres, en l'occurrence l'œuvre de la foi : si l'on dénonce la capacité humaine de participer à son salut, forcément la foi ne doit pas venir des hommes ! Pour Paul, cela veut dire que la foi vient de Dieu. Tout vient d'ailleurs de Dieu, Dieu qui « prévoit et ordonne toutes choses d'avance », précise Luther, d'où en conclusion de son *Du Serf Arbitre*, l'exhortation explicite adressée à Erasme de « renoncer au respect humain » – disons : renoncer à valoriser excessivement l'humain.

En somme, justifier le salut par la foi (par opposition au salut par les œuvres) tout en préservant la notion de prédestination (selon quoi tout vient de Dieu), exige que la foi du fidèle soit à l'initiative de Dieu, qu'elle lui soit gracieusement offerte ! Que ma propre foi en Dieu me soit donnée par Dieu lui-même !

C'est sur ce point-là qu'on peut caler. Tant l'idée du salut par la foi paraît géniale, tant celle de l'origine de la foi en Dieu est difficile à concevoir. Certes, dans un élan mystique, dans l'intimité de la prière, on peut bien renoncer à la prétention d'avoir quoi que ce soit à apporter à Dieu... mais quand la lucidité reprend le pas, comme pour la plupart de nos contemporains structurés par la représentation d'une humanité libre, autonome et responsable, le désir ou le rêve de liberté et d'indépendance refait aussitôt surface ! Est-ce de l'orgueil ou de la prétention ? Je ne le dirais pas. Plutôt notre conscience et la vie de tous les jours qui nous appellent à poser des choix au quotidien, dans nos vies personnelles comme en société.

La parabole du maître confiant

Du coup, quel soulagement lorsqu'au détour d'une méditation de la parabole de « l'économe habile » (Luc 16,1-8), il semble possible de comprendre autrement « la foi qui vient de Dieu »...

Selon Luc – l'unique évangéliste à se souvenir de cette parabole –, Jésus s'adressa ce jour-là à ses disciples pour leur donner une petite leçon de 'discipline'. Une leçon étrange, assez inattendue à vrai dire : prenez donc exemple sur ce comptable qui, renvoyé pour incompétence en matière de gestion, fit toutefois preuve d'habileté en... trompant consciemment son maître une seconde fois ! Pas tout à fait évident, ce changement d'optique

de la part du maître qui sait la première duperie, en a justement tiré les conclusions et continue à nommer son ex-employé un « gérant trompeur » (Lc 16,8)... mais qui maintenant lui reconnaît deux qualités majeures. C'est sûr, en matière comptable, il n'est qu'un incapable, mais son renvoi lui a permis de manifester deux atouts appréciables : d'abord le fait de s'intéresser (enfin ?) aux clients plutôt que seulement aux chiffres, ensuite l'audace de diminuer les dettes des endettés plutôt qu'augmenter la richesse des riches ! C'est clair, il le fait par intérêt personnel – l'altruisme n'est jamais tout à fait clean – mais en même temps, il fait des heureux ! Et c'est peut-être cela que louent tant le maître de la parabole que Jésus devant ses disciples, puis Luc l'évangéliste s'adressant aux responsables d'Eglise dans le dernier quart du premier siècle. A l'image de cet employé imaginaire, prenez soin des endettés, de ceux que la vie écrase, pas en perdant votre temps à faire les comptes du maître mais en prenant des dispositions pour alléger le sort des moins nantis. De gestionnaires des biens, devenez gestionnaires des miens – semble dire Jésus !

Par la foi de Dieu

Jésus qui, comme à son habitude, conclut son récit par quelques bonnes leçons (versets 9 à 12), notamment l'exhortation à se montrer « digne de confiance » (10-12). L'expression est intéressante car en grec, on trouve le mot *pistis* que l'on rend souvent par *foi*. Confiance et foi, c'est quasiment pareil. Montrez-vous dignes de la confiance du maître, dignes de la *foi du maître*. Tiens donc ! La foi du maître ? Il est vrai qu'un patron doit avoir une certaine confiance en ses employés. Mais si on lit la parabole comme illustration des rapports entre Dieu et ses serviteurs (les disciples), reconnaissons que l'expression est saugrenue : « montrez-vous dignes de la foi de Dieu » !?

Serait-ce qu'ici, c'est Dieu qui a la foi, pas les disciples ? L'idée a de quoi surprendre mais elle n'est pas dénuée de sens. Surtout si on relit ce passage en parallèle avec l'affirmation de l'épître aux Ephésiens : « C'est par la foi que vous êtes sauvés, vous n'y êtes pour rien, c'est le don de Dieu ». L'ex-comptable de la parabole serait-il sauvé par la foi dont le maître est animé – non par la sienne ? On peut le voir ainsi : c'est par la confiance que le maître place *malgré tout* en cet employé que son existence prend du sens pour les autres. La confiance d'un maître prenant le risque de considérer autrement ce filou qui l'a trompé à deux reprises. Autrement dit : la foi de Dieu qui décide de « délier le coupable de son acte pour le rendre capable d'être autrement » (Ricoeur). Cette logique divine qui fait prendre des voyous pour des modèles. Dieu accordant accorde *sa* foi en dépit de nos fragilités, nos tromperies et nos égarements ; bien au-delà de nos craintes et tremblements.

Dans cette série consacrée à la Réforme, on n'aura rien appris sur aucun réformateur en lisant ces dernières réflexions. Peut-être ressentira-t-on juste la curiosité d'aller relire quelques textes du Nouveau Testament qui semblent entrouvrir une porte à cette façon de penser « la foi qui vient de Dieu » (Act 15,8-9 ; Rom 1,17 ; 3,25-30 ; Gal 3,8.23-26 ; Eph 6,23 etc.), c'est-à-dire la foi de Dieu lui-même. L'idée que le salut de l'humanité passe par la *confiance* que Dieu lui accorde, un regard d'espérance, un regard qui relève, réhabilite, insuffle un souffle nouveau. Le regard de Dieu qui croit en l'homme davantage qu'il ne le punit, qui mise sur une humanité moins coupable que capable.

Pasteur Roger Dewandeler, Dordrecht (NL)